

Christine Gaspard - Indaspa - Timotéo Sergoï

Benoît Califice

1011

liaisons d'accueil



LA FUREUR DE LIRE

2016 - 2017 - 2018

1011

L I A I S O N S D ' A C C U E I L

« **1011 liaisons d'accueil** ». Voici une sélection de 7 récits, écrits, publiés et diffusés pour le projet « **1011 liaisons – La Fureur de Lire 2016-2017-2018** ».

De Liège à Athus, d'Athus à Liège, voici une immersion plus spécifique dans **l'accueil des (jeunes) demandeurs d'asile**.

Avec la brochure « **De l'exil à l'hospitalité** », ce recueil peut nourrir le projet naissant « **1001 histoires à vivre – La Fureur de Lire 2019** ».

Sommaire

Notre voyage Indaspa	7-10
Visages du monde Christine Gaspard	15-22
Croix et Croissant Benoît Califice	27-33
Village fantôme Christine Gaspard	37-46
Comme un bruit de porte rouillée qui s'ouvre et se ferme sans cesse Timotéo Sergoï	51-57
En cuisine pour sa vie Benoît Califice	61-66
Goals hospitaliers Benoît Califice	71-78

Notre voyage

Nous avons entre 12 et 18 ans.
Nous venons d’Afghanistan, d’Irak, de Syrie et d’Iran.

Nous sommes venus à pied, en bus, en train, en voiture, en bateau, en bateau pneumatique, et les filles à cheval aussi.

Nous avons traversé la Turquie, la Grèce, la Macédoine, la Serbie, la Croatie, la Slovénie, l’Autriche, l’Allemagne et enfin la Belgique.

Notre voyage a duré entre 20 et 35 jours.

Nous avons eu très peur...

Le voyage était dangereux...

Nous étions fatigués, tristes, malades, stressés...

Nous avions parfois faim et soif.

Nous avons dormi par terre, dans la rue et nous avons froid car il pleuvait.

Certains sont venus avec leurs familles, d’autres sont venus seuls.

Pendant le voyage, certains ont perdu leur téléphone, leur argent, leur sac dans la mer.

Pour passer la frontière, des personnes se mettaient dans les coffres des voitures.

Nous avons vécu des choses difficiles. Par exemple, un papa a lancé son bébé dans la mer car il pleurait et il ne fallait pas faire de bruit dans le bateau à cause de la police.

D’autres personnes se sont noyées devant nous.

Dans la montagne, nous avons vu des personnes mortes, peut-être assassinées.

Dans la montagne, tous les enfants ont été malades.

En Turquie, près de la mer, un passeur a pointé un revolver sur la tête du cousin de Zubayr...

En Grèce, les personnes étaient très gentilles.

Parfois, nous payions pour avoir une place dans le train et finalement nous n'en avions pas.

Sur le trajet, nous avons vu beaucoup de bagarres parce que les gens étaient fâchés.

Dans la mer entre la Turquie et la Grèce, Baheeja et Subhi ont eu peur des requins. Arezo a eu peur des dauphins.

Le petit cousin de Subhi et Baheeja est tombé dans la mer et il est mort. Il avait 11 ans.

Parfois, pendant le voyage, nous perdions notre famille... mais la retrouvions plus tard.

En arrivant en Belgique, nous avons eu peur de la police qui posait des questions. Nous ne connaissions pas la langue.

À Bruxelles, Zubayr a perdu son sac avec son téléphone et son argent.

Pour avoir nos papiers, cela prend beaucoup de temps. Alors nous sommes obligés de rester au camp de Stockem en attendant.

Ce serait mieux pour nous de savoir rapidement si nous allons avoir nos papiers. Juste avoir une réponse, un oui ou un non. L'attente est difficile.

Arezo, 14 ans

Baheeja, 16 ans

Hamida, 12 ans

Fatema, 14 ans

Malakeh, 15 ans

Mohammad, 17 ans

Subhi, 17 ans

Zanab, 15 ans

Zubayr, 17 ans

INDASPA



Visages du monde

- Bonjour, Marcel.
- Madame. Comment allez-vous aujourd' hui ?
- On fait aller. Et vous ?
- Bien. La routine.

07h08, Arlon Gare. Dans son rétroviseur, Marcel observait les passagers qui traversaient le couloir de son véhicule jaune, rouge et gris foncé. Comme chaque matin de travail, il s'était levé aux aurores pour rejoindre le quai de la gare d' Athus – où il avait embarqué ses premiers voyageurs – puis les arrêts d' Aubange, Messancy, Differt et Weyler, avant de s' engager dans les rues d' Arlon.

- Salut, Marcel!
- Bonjour, Jacques.

Tous les jours, d' Athus Gare à Liège Opéra, et vice-versa, Marcel voyait défiler des gens de tous les âges et de toutes les provenances. Des têtes connues, abonnement en main, ou moins connues, armées de monnaie. Et de patience. Ce matin-là, une nouvelle recrue le salua. Elle s' acquitta de son billet et s' installa au centre du bus, rangée de droite, côté couloir. Sous le regard de sa voisine de siège, la jeune fille déposa son sac à main sur ses genoux, déboutonna son manteau et dénoua son écharpe en laine tricotée par sa grand-mère. Ah, sa grand-mère! Elle se souvint avec tendresse de son enfance et de ces samedis de printemps, d' Arlon à Liège, puis de Liège à Arlon, quand son aïeule l' emmenait en vadrouille à bord du 1011 pour une promenade en bord de Meuse ou un pique-nique dans la Cité ardente. Ah, le 1011! Les bruits et les odeurs ne lui avaient pas manqués, mais le tousotement du moteur en plein échauffement suffit à lui déclencher une agréable odeur de madeleine de Proust. Elle avait repris le légendaire transport en commun des années plus tard, pendant ses études à l' Université, mais cela lui avait laissé un souvenir beaucoup

plus périssable : deux heures trente-deux de trajets sur vingt-deux arrêts jusqu'au pont de Belle- Ile, serrée comme une sardine au beau milieu d'étudiants, jouant des coudes pour imposer son énorme valise dans la soute, par jour de chance, ou à l'avant du bus, ceux de malchance.

Elle s'appelait Camille. Ce matin-là, elle embarquait pour une nouvelle semaine de travail à l'hôpital de Bastogne. Le gargouillement du bus dominait les autres bruits, francs ou furtifs. Elle jeta un œil autour d'elle : le chauffeur, les voyageurs, les annonces et horaires collés aux voutes en plastique, les barres jaunes en métal... et l'horloge numérique suspendue au plafond, qui l'hypnotisa. Elle s'assoupit.

*

Les doigts de Marcel pianotaient nerveusement sur le volant. Son pied droit, collé sur la pédale de l'accélérateur, s'impatientait. Les sièges en tissu rouge à motifs gris et jaune se remplissaient à vue d'œil.

- Un aller simple pour Liège.

- Voici.

- La même chose, s'il vous plaît.

- Voilà, monsieur. Et pour vous ?

Pas de réponse. Un jeune homme se tenait devant lui, debout, les yeux rivés sur l'écran de son téléphone portable. Il le tendit à Marcel, qui peina à s'y retrouver. Un logo. Un horaire. Une adresse en lettres capitales : « Athénée royal, gare du Sud »

- C'est à Bastogne, précisa le chauffeur. Vous avez une carte de bus ? Un abonnement ?

Aucune réaction. Le jeune homme le dévisageait sans dire un mot, planté droit comme un piquet. Un silence s'interposa.

Une attente. Des yeux noirs. L'impatience de Marcel.

- Bon. Trois euros cinquante, s'il vous plaît.

L'étrange voyageur lui tendit un ensemble de pièces. Il lui en rendit le surplus, son ticket, et l'invita à prendre place. Dans le rétroviseur, il le vit traverser la moitié du couloir sous une allée de visages curieux. Méfiants ? Gênés, peut-être. Il faut dire qu'en plus de son silence, les traits physiques du jeune homme ne correspondaient pas aux standards de la région : il avait un teint halé, presque exotique, qui entourait ses grands yeux bruns, et des cheveux noirs, secs et épais. Il s'assit, rangée de gauche, côté couloir, puis replongea sur l'écran de son téléphone. Marcel enclencha le pivotement des double-portes et appuya sur le champignon. Le 1011 gronda. Dans sept secondes, il reprendrait sa course. Quatre. Trois. Deux. Un. Il toussa, puis rugit ! 7h11, Square Astrid. Prochain arrêt : Maison communale d'Attert. Dix minutes. Dix minutes durant lesquelles Marcel ne devrait se concentrer sur rien d'autre que les points d'intérêt qui longeaient l'interminable route de Bastogne et qu'il connaissait par cœur : le Centre de planning familial, l'Institut Sainte-Marie, la Maison médicale, les restaurants et garages automobiles...

Camille rouvrit les yeux. Elle sortit un roman de son sac à main et entama sa lecture au niveau du marque-page. De l'autre côté du couloir, l'homme au teint halé pivota d'un quart de tour. Il se pencha légèrement vers elle et lui tendit son téléphone. Elle hésita un instant, puis le prit et lut à voix haute :

- Athénée Royal, gare du Sud. C'est... c'est à Bastogne. Vous descendez là ?

- Il ne répondit pas.

- Je... Vous allez à Bastogne ?

- Il pointa son écran du doigt, puis la jeune fille.

- Toi ?

- Je... heu... oui. Je descends à Bastogne.

Mal à l'aise, de nature timide, Camille se renferma dans sa lecture. Le jeune homme sortit un tas de feuilles de son sac à dos et le lui tendit. Elle l'ignora deux courtes secondes, puis rangea son roman et intercepta les documents. Sur le premier apparaissaient un logo, une adresse à Stockem et un plan annoté d'un centre d'accueil pour demandeurs d'asile. Les autres feuilles regroupaient des informations en anglais, français et arabe. Des acronymes ponctuaient les paragraphes: ADA, OE, MENA, DASPA... Happée par la curiosité, Camille tourna les pages et ses méninges dans tous les sens. A sa gauche, l'étrange voyageur ferma les yeux. Ses souvenirs le submergèrent.

Il s'appelait Omane. Ce jeune Afghane de dix-sept ans portait sur ses épaules le poids d'une crise migratoire et ses conséquences, auxquelles certains autochtones ne s'habituait pas. A presque dix-huit ans, Omane était l'aîné d'une famille de trois enfants. Ses parents lui avaient confié leurs économies pour fuir la guerre et rejoindre l'Angleterre pour y construire un foyer plus acceptable et, peut-être un jour, les accueillir. De Kandahar, sa ville d'origine, il avait marché plusieurs jours pour rejoindre Zarandj, à deux pas de l'Iran. Puis, à chaque frontière, lui et ses compagnons de route avaient été pris en charge par différents passeurs. A coups de milliers d'euros, ils avaient été entreposés dans des véhicules et embarcations de fortune pour rejoindre l'Europe. Depuis son départ d'Afghanistan jusqu'à son trajet en 1011, Omane avait traversé une dizaine de pays en plus de sept mois: Iran, Turquie, Grèce, Macédoine, Serbie, Croatie, Slovénie, Autriche, Allemagne et France. A chaque escale, les pertes humaines étaient innombrables: hommes, femmes et enfants

morts de chaud, de froid, de soif ou de faim, étouffés dans un camion ou noyés en mer. Peu après son arrivée dans la jungle de Calais, il comprit que le rêve britannique n'était pas pour lui et tenta sa chance en Belgique. Il rejoignit Bruxelles, accroché sous la remorque d'un camion de marchandises, et se présenta à l'Office des Etrangers, où il subit de nombreux examens médicaux (dents, os) et psychologiques pour confirmer son âge et l'enregistrer en tant que MENA (mineur étranger non accompagné). On l'envoya enfin en province de Luxembourg, à Stockem, où il reçut les informations relatives à la vie en Belgique, rencontra son tuteur légal qui l'accompagnerait dans ses démarches, apprit les bases du français et débuta les procédures d'asile et de scolarisation. C'est ainsi qu'il se retrouva dans le 1011 à destination de l'Athénée Royal de Bastogne, où l'attendaient, ce matin-là, ses premiers cours dans une classe DASPA (dispositif d'accueil et de scolarisation des élèves primo-arrivants).

*

Camille tapota les feuilles pour les remettre en un tas bien net et les lui rendit. Omane revint à lui. En reprenant son dossier, il laissa malgré lui entrevoir ses avant-bras, sur lesquels se dessinaient plusieurs cicatrices et des brûlures de la taille d'une extrémité de cigarette. Derrière les vitres se dessinait la route de Neufchâteau. Marcel tourna à droite et traversa l'avenue de la gare pour rejoindre et contourner l'asinerie de la gare du Sud. Au fil des arrêts, le 1011 s'était vidé à vue d'œil.

- C'est ici, précisa Camille en montrant l'Athénée du doigt.

- Toi, avec moi ?

- Non. Moi, je descends dans deux arrêts.

Elle signa un «deux» de son index et son majeur. Marcel

ralentit et s'immobilisa devant son poteau jaune attiré. Des voyageurs montèrent, tandis que d'autres descendirent.

- Salut, Marcel !

- Au revoir, Jacques.

Omane restait figé, perdu. Camille regarda sa montre. Elle se leva, reboutonna sa veste, enfila son sac en bandoulière et tourna deux fois son écharpe en laine autour de son cou. Elle lui fit signe de la suivre. Ils descendirent du bus et traversèrent le quai jusqu'à l'entrée de l'Athénée, où un surveillant pris le relais et conduisit Omane à l'accueil. Pendant les deux kilomètres à pieds qui la séparait de l'hôpital, Camille imagina la suite de son parcours : le reverrait-elle un jour ? Obtiendra-t-il son statut de réfugié ou sera-t-il renvoyé en Afghanistan ? Avec qui fêterait-il son dix-huitième anniversaire ?

Des destins qui se croisent, qui s'échangent et se partagent. Des rencontres, des souvenirs et des incidences. Des imprévus, des inconnus. Des aventures. Le 1011, les mille et onze visages du monde.

Christine Gaspard



Croix et Croissant

– La Baraque d'attente –

Août 2016. Pas de vacances d'été. Pas à l'étranger. Pas assez friqués.

Une trouée d'éclaircie voit le jour dans cet été trop arrosé, trempé.

Une décision spontanée conduit les deux compagnons de route à embarquer en transport partagé.

Des cumulus, des cirrus.
Des bleus. Du blanc.
Des ciels d'ici.
Des ciels variables.
Des ciels démocratiques.
Des ciels pour tous.

Des prés.
Des verts.

Vert dense.
Vert tendre.
Vert abondant.

Le bus 1011 les dépose au point culminant de cette Ardenne-ci.

Le comparse photographe s'étonne :

- T'as vu. C'est plein de drapeaux de la Croix-Rouge ! Comme ce sont les vacances, ils organisent sûrement une campagne de collecte de sang. Je viens encore de voir un appel pour les dons de sang. En vacances, cela manque de donateurs.

- M'étonnerait»répond l'arpenteur de la ligne. «Cela a plutôt l'air d'un nouveau camp pour réfugiés. C'est un complexe hôtelier abandonné. Il est à vendre, depuis plusieurs années. Souvent, la Croix-Rouge installe un centre pour demandeurs d'asile dans des ensembles hôteliers qui ont fermé.

- Quand on aura mangé quelque chose, nous irons jeter un œil.

- Evidemment.

La Baraque de Fraiture.
Des aires de ravitaillement.
En plein vent d'été.

Des parkings asphaltés.
Des bancs pour manger.
Des voitures bien garées.

Des plaques minéralogiques de l'étranger.
Des Hollandais en tournée d'été.

Le bonheur est au sommet de la verte Ardenne. Les couples s'attendent. Les familles se réunissent.

L'établissement recouvert de briques semi-rustiques affiche des menus en trois langues. Les propositions sont universelles. Les frites sont chez elles. Les spécialités régionales allèchent également le chaland.

Le touriste n'est pas forcément accueillant. La ruée vers le comptoir se fait en plusieurs langues. Le touriste joue nonchalamment des coudes pour sa pitance de midi.

Le break, à la lisière des parkings.
Le vent partage les bancs.
Les serviettes s'envolent.
Les cannettes ne tarderont pas à se faire la malle.

Démocratiquement rassasiés, la paire d'aventuriers en bus entament le tour du plateau. Ils passent en revue la carte et les prix d'un restaurant plus huppé.

Leurs pas les conduisent vers les drapeaux de la Croix-Rouge.

Des véhicules blancs, frappés de la Croix-Rouge, sont garés un peu n'importe comment. Des combis d'un autre temps, pour la plupart.

En contrebas, quelques jeunes aux teints basanés déambulent dans le vert. Une jachère. Des herbes hautes. Et des plaques d'herbe bien verte.

- J'irais bien vers eux. Faire quelques photos.

- Ce serait mieux de les laisser en paix. Ne pas les attaquer directement avec l'objectif. Ce n'est pas un parc animalier!»rétorque-t'-il, un brin cassant.

Le photographe est déçu. Stoppé dans son élan.

L'entrée est un peu déglinguée. La rénovation intégrale n'a pas gagné ce lieu. Par la grande baie vitrée, ils entendent quelques tables, quelques chaises.

Le bureau d'accueil est équipé du matériel usuel : bureau, ordinateur, casiers, classeurs, plannings...

Deux pas plus à l'intérieur : deux tables de ping-pong.

Tous les deux, implicitement; ils s'arrêtent. Enfin, un préposé vient vers eux. L'échange est bref. Il est fort occupé. Le directeur du centre n'est pas sur place. Ils sortent avec un numéro de téléphone sur un bout de papier. Le photographe envisage d'y retourner, en immersion programmée.

Ils ne seront pas entrés plus loin que le sas d'attente qu'ils se sont fixé. Tacitement. Par respect pour autrui. Pour ces jeunes réfugiés qui ont dû fuir l'Irak, l'Afghanistan, la Syrie !

Tous les deux, ils regagnent le plein air.

Vers Liège, sur le bas-côté de la route nationale, deux adolescents s'éloignent du camp.

- Tu vois, ils peuvent partir se promener »lui glisse-t'-il.

- Ils ne risquent pas de prendre le large, après tout ce qu'ils ont dû endurer pour échouer ici.

Les deux jeunes s'éloignent.

Ils croisent les panneaux publicitaires qui vantent nos plaisirs d'hiver.

L'appel des pistes.

Le ski.

La luge.

La neige.

Les plaisirs blancs.

Les deux jeunes disparaissent au loin. Des saccades de vent les balayent de rafales intermittentes de poussière.

Les deux jeunes reviendront sur leurs pas.
Au centre pour Mineurs Etrangers Non Accompagnés.
Mineurs.
Sans famille.

La Baraque de Fraiture.
La Baraque d'attente.

L'attente, l'attente, l'attente.
Avant d'hypothétiques papiers.
Pour rester.
S'implanter.
Ou être expulsés.

Mineurs.
Sans famille.

Marqués au rouge !
Croissant Rouge.
Croix-Rouge.

Rouge.
Sang.

Benoît Califice



Village fantôme

- Salut, Marcel!
- À bientôt, Jacques.

Jacques se leva du siège en tissu rouge. Il s'arrêta devant la porte automatique et descendit les trois marches qui le séparaient du trottoir. Un coup de vent le surprit. Dans la foulée, il jeta un dernier regard vers Marcel, dont les doigts pianotaient nerveusement sur le volant et le pied droit, collé sur la pédale de l'accélérateur, s'impatiait. D'habitude si volubile, Marcel n'avait de gai ce matin que les mélodies yé-yé diffusées par le haut-parleur de son bus. Jacques s'en étonna, tout comme du vide sidéral qu'il laissa derrière lui dans le couloir de l'imposant véhicule jaune, gris et rouge. Généralement plein à craquer, le 1011 n'accueillait ce matin qu'un groupe de quatre adolescents (des amis en quête d'aventure, si aventure il peut y avoir un samedi matin entre Liège et Athus), trois personnes plus âgées (à proximité des vitres lettrées de l'indication «Sortie de secours», on n'est jamais trop prudent) et Marcel, le regard las, perdu sur le paysage.

9h18. Le moteur gronda. Jacques sursauta. Adossé au piquet jaune de l'arrêt «Village», il attendait de le voir disparaître à l'horizon, direction Baraque de Fraiture, avant de continuer sa routine. À la manière faussement contrôlée d'un Woody Allen au top de sa forme, il remonta sa ceinture et le pantalon à pinces beige qui y était accroché au niveau de sa taille. Et posa un bob sur sa tignasse ondulée. Le dos légèrement courbé, sac sur les épaules, il désengourdit ses jambes pour atteindre sa vitesse de croisière.

9h21. Route du Village. De part et d'autre de l'étendue tarmaquée d'asphalte s'étiraient deux rigoles. À leurs côtés, des maisons et jardins, ceux devant lesquels il passait toutes les semaines, même jour, même heure. Il ne s'en lassait pas. Ce matin-là, pourtant, un méchant pressentiment le traversa.

Depuis dix mois, chaque samedi, Jacques s'adonnait à la même routine: embarquement dans le 1011 à 8h20 à Liège Opéra, direction Guillemins, place Général Leman, Pont de Belle-île et Chênée. De là, direction Werbomont, l'arrêt Champ de Harre, l'église de Chêne-al-Pierre et deux arrêts le long de la route du Vicinal à Manhay. Le suivant était le sien: « Village ».

Ce samedi était le premier depuis environ huit semaines, opération du pied droit et convalescence oblige. Huit semaines. Qu'avait-il bien pu se passer en huit semaines? Le long du bon kilomètre à pieds qui le séparait de son point de chute, les petites choses qui pigmentaient habituellement son début de week-end répondaient aux abonnés absents: aucun chien n'aboya sur son passage; aucun habitant ne pointa le bout de son nez; aucun chat ne grimpa aux arbres, et aucun oiseau n'y sifflait; les haies parfaitement taillées ne ressemblaient plus à grand-chose; les rosiers et géranium disparaissaient sous des tas de mauvaises herbes; l'odeur parfumée des parterres refoulait la poussière; aucune voiture ne roulait; la cour de l'école primaire était vierge de traces de craies et d'enfants à vélo; les vitres de classe n'exposaient aucun dessin; les briques et façades des maisons tombaient en ruine; leurs vitres et fenêtres avaient rendu l'âme, laissant place à d'imposantes plaques de bois sauvagement taguées. L'air était glacial. Morose. Une infinité de pancartes « à vendre » et « à louer » encombraient la vue. Autrefois si chaleureux et accueillant, le Village était visiblement laissé à l'abandon. Marcel était-il au courant?

9h29. Jaques reprit ses esprits. 9h35, il traversa la cour en pierres bleues qui le reliait à sa brasserie fétiche, « L'Esturgeon », dans laquelle il trainait toujours un peu avant de rejoindre son véritable point de chute. Stupéfaction! Son questionnement s'amplifia. L'Esturgeon qui s'offrait à lui était à l'image du village: en perte de vitesse. Désert. Incompréhensible! La clochette de

l'entrée retentit. Jacques, penaud, referma la porte derrière lui. Marcel lui cachait-il quelque chose?

– Tiens, qui ce que v'la! Comment va l'pied, Jacques?

(En dix mois, Jacques et le tenancier de l'Esturgeon s'étaient liés d'amitié)

– Bon sang, Georges, que se passe-t-il ici?

– Ici?

Derrière son comptoir, le tenancier, tablier de seconde fraîcheur noué à la taille, essuyait l'une des rares tasses qui lui avait été donnée de faire briller ce matin.

– Ici, dehors, partout!

– T'es pas au courant, mon vieux?

– Bonjour, monsieur Jacques.

Un jeune homme le salua. Teint halé, cheveux et yeux brun foncé. Il ôta son tablier blanc et disparut dans les cuisines.

– Bonjour, Akim. Au courant de quoi?

– Le Centre, là, au bout de la rue. Il ferme, c'est officiel.

– Ah bon?

– Je t'en avais d'jà parlé. Y'a trois mois de ça, on a reçu un courrier comme quoi il allait fermer et que ses résidents seraient relocalisés partout en Belgique. On s'attendait à une baisse de fréquentation en douceur, petit à petit. Tu parles! Ils sont tous partis. Les travailleurs et les bénévoles aussi. Depuis, tout part en vrille. On est dans la mouise, mon petit Jacques!

Georges posa la tasse sur une étagère poussiéreuse. Jacques balaya la brasserie des yeux. Un vieillard y lisait son journal en buvant sa bière, cigare en bouche. En temps normal, Georges l'aurait gentiment rappelé à l'ordre, plaque rouge et blanche en métal à l'appui, mais cet habitué, l'irréductible, n'importunait plus personne. Autour de lui, les chaises en bois massif demeuraient retournées sur des tables du même calibre. Des toiles d'araignées se tissaient entre leurs pieds.

- Bon sang!
- Le village n'a jamais été très populaire, tu sais, mais on s'en sortait pas trop mal. Quand le Centre a ouvert, y'a de ça deux ans, les commerces et les voisins avaient rapidement repris du poil de la bête. Ben oui, les résidents faisant augmenter la demande pour tout, certains ont agrandi leurs infrastructures, les artisans ont investi dans du matériel de qualité, et les habitants dans des biens immeubles en prévision de la suite. La pharmacie a doublé son chiffre d'affaire, tu vois? La boulangerie, qui était au bord de la faillite, l'a triplé! Du coup, le boulanger a investi dans des machines qui ont tourné à stock jusqu'à y'a trois mois. Mais depuis l'annonce, on a tous commencé à tousoter, à cracher, puis à se noyer. La majorité de nous a coulé.
- La pharmacie?
- Fermée. Les employés pointent au chômage.
- La boulangerie?
- Pareil. Albert, paix à son âme, a mis la clé sous la porte et une balle dans sa tempe. Sa veuve l'a rejoint y'a de ça quelques jours.
- Misère.
- Le salon de coiffure, la teinturerie, le traiteur, la boucherie, la fromagerie, la librairie, la sandwicherie, les boutiques de vêtements, le cinéma... Leur proprio et employés, hop, à la trappe!
- Mince.
- Mais y a pas que ça, Jacques! La commune, l'école, la poste... Ils avaient engagé des dizaines de personnes. Tous au chômage aussi. La bibliothèque, le centre culturel, le club de foot et celui de tennis, la maison de jeunes, la maison de quartier... et j'te parle même pas du personnel du Centre! Vas trouver du boulot, toi, quand ils ferment tous en quelques mois.

- Et les habitants du village?
- Tout le monde y avait mis du sien, tu sais. De leur temps et de leur argent. Y'a deux semaines, j'sais pas c'qui s'est passé, sont devenus fous. Y'a eu des mots et des bagarres dans la rue. Sont partis les uns après les autres.
- Folie.
- Un beau bordel, oui!
- Et toi, Georges? Tu t'en sors comment?
- Tu le vois bien. J'essaie de garder le cap, mais je ne tiendrai plus très longtemps à ce rythme. Voilà c'qui arrive quand on les laisse gouverner à notre place.
- Qui ça?
- Les décideurs, tirés à quatre épingles, qui utilisent des beaux mots et embobinent leurs citoyens. N'ont aucune idée, ceux-là, de c'qui se passe ici, dehors, loin des débats à la télé et des grosses bouffes politiques. Savent pas c'que c'est la vraie vie.
- Peut-être.
- J'te le dis, moi! On n'a pas voté pour eux, nous. On n'a rien demandé. Ce cher Leo Francken et toute sa clique, on n'en veut pas! Qu'ils nous fichent le camp. Et qu'ils prennent tous les autres avec. Le pouvoir au peuple, voilà ce qui serait bon. C'que m'sieur Asile et migration... c'est bien ça?
- Oui, oui.
- Ben voilà, ce qu'il oublie, ou ce qu'il fait semblant de ne pas voir, c'est que les conséquences de toutes ces fermetures auront un impact bien plus négatif que ce qu'il veut éviter. Ça risque de coûter bonbon à tout le monde. Et tout ça pour quoi? Rentabiliser, c'est ça?
- Ça part peut-être d'une bonne intention...
- J'crois pas. Les gens étaient chiants ici, avant. Tu vois? Y se passait jamais rien. Si, le 1011, de temps en temps. C'était tout. Quand le Centre a ouvert, on était tendus, au début.

Bah oui, l'inconnu, tout ça. Mais ces gens ont remis d'la vie ici. Des couleurs. De l'espoir. On les aimait bien, nous. Ils ne faisaient rien d'mal. Le village a sorti la tête de l'eau et devenait même prospère. Et si ça peut les sauver de la guerre ou j'sais pas quoi, ben voilà. Mais non. Et tout ça pour quoi? Pourquoi il fait ça le grand chauve? Qu'est-ce que ça peut bien lui faire?

– Calme-toi, Georges.

– Tout ça pour grappiller des votes aux élections. De qui? De moutons qui s'informent pas ou que par les médias de pacotille. De toute façon, on nous raconte n'importe quoi. Sont déjà venus ici, eux? J'crois pas, non.

– Je ne sais pas quoi te dire, Georges.

– J'te gueule pas dessus, tu sais. T'y es pour rien, toi. Mais quand je pense à tout ça... Rah, quel gâchis!

– À demain, monsieur.

Le jeune homme au teint halé et aux cheveux et yeux brun foncé sortit de la brasserie, veste sur le dos, baluchon sous le bras.

– Salut, petit. Tu vois, Akim? Il est comme tous ces gens dans les centres. Il vivait là-bas. Il a quitté son pays pour sauver ses miches, il atterrit ici, d'abord à l'administration à Bruxelles où on leur parle comme à des chiens, puis dans ce bled. Il essaie d'oublier ses traumatismes et de se reconstruire une vie, puis voilà. Le grand rasé crache et souffle sur son château de cartes et s'en lèche les doigts. Pendant que lui, Akim, il doit tout recommencer depuis le début. Tu vois?

– Je vois.

– Je lui avais trouvé une formation, tu sais. Je l'aurais engagé après. Mais il est viré du Centre et envoyé à... j'sais même pas! C'est pas le seul, tu sais. Y'a pas que lui. Ils sont des centaines.

– Je sais, oui.

– Rah, ça me fout le cafard! Mais j'suis content d'te revoir, tu sais! Crois pas que j'en veuille à la terre entière. Des gars comme toi, ça fait du bien. Comment va ta fille? Et ton petit-fils? C'est toujours pour eux que tu viens ici les samedis?

– Oui, c'est ça. D'ailleurs, il est l'heure.

– File, mon ami.

Jacques restait taiseux. Le discours de Georges l'avait rendu nostalgique. Nostalgique du temps où, avant de prendre sa retraite, il décidait du sort d'individus comme Akim. Du temps où, du haut de sa tour d'ivoire à Bruxelles, il triait les dossiers de demandes de statut de protection et choisissait lesquelles méritaient d'être analysées. Nostalgique n'était peut-être pas le mot. Mélancolique? Amer, peut-être. 9h47. Avant de quitter Georges, il tenta tout de même une dernière pirouette.

– Si derrière chaque décideur se cachait une volonté de rédemption, le monde n'en serait que forcément meilleur, Georges.

– Ça se saurait, surtout!

– À samedi, Georges.

– Salut, Jacques.

Après le départ de son ami et de l'irréductible au cigare, Georges éteignit les lampes de l'établissement et raccrocha son tablier.

De l'autre côté du village, à deux pas de la maison de sa fille, Jacques cogitait. Chaque samedi, il se rendait au village pour passer la journée avec Damien, son petit-fils de sept ans, allégeant ainsi l'emploi du temps de sa cadette qui partait en vadrouille. Ils bricolaient, dessinaient, chantaient et dansaient, se promenaient dans les bois, construisaient une cabane... sans avoir à se soucier du moindre détail.

Que lui avait-il appris jusqu'ici ? Lui faisait-il assez prendre conscience de leur chance d'être nés au bon endroit du globe ?

Jacques fit retentir la sonnette de la porte d'entrée d'une belle et grande maison quatre façades avec jardin, terrasse, garage et piscine. Plus loin, en contrebas d'un champ agricole, il aperçut le Centre d'accueil de la Croix-Rouge pour demandeurs d'asile. Ce qu'il en restait. Vide. Désaffecté. Vandalisé.

- Salut, papa. Je file ! Je suis déjà en retard...
- Papiiiiiiii !

Un rayon de soleil caressa le visage de Damien. Jacques sourit. Avant de refermer la porte derrière eux, il jeta un dernier coup d'œil sur le paysage, un village fantôme héritier d'une cité aux mille saveurs, qu'il avait si souvent arpentée. Durant la soirée, Jacques reprendrait le 1011 en sens inverse. Il discuterait avec Marcel jusqu'à l'Opéra de Liège et boirait un café Place du Marché, avant de regagner ses pénates. Mais avant :

- Papi ?
- Dans mes bras, bonhomme. On va papoter.

Christine Gaspard



**Comme un bruit de porte rouillée
qui s'ouvre et se ferme sans cesse**

Toute musique américaine nous vend des horizons dorés. Les Amériques sont un sentier garni de tapis rouges. Les deux pôles, des forêts de glace tiède et les Afriques ont vu naître nos parents. Aujourd'hui, je me rends en terre promise, au bout du bout du monde. Je descendrai au tout dernier arrêt du plus long trajet de tous les autobus de notre Wallonie. Je poserai un pied en notre Patagonie à nous : Athus. Je dois l'avouer, grand voyageur, je ne connais de cette ville que le nom accroché au fronton du bus 1011. J'imagine un bout de campagne désertique, un ravin qui finit le monde connu, la mer grise emmitouflée dans son col d'écume ou encore un gouffre infranchissable.

Σt j'ai glissé mon sac dans la soute. Il y a dedans ma maison. Les photos de nos enfants. Un peu de pain, une couverture. Σt je garde en mains mon téléphone. Σt ce papier que je ne sais pas lire.

A l'heure de monter, il pleut des cordes de guitare. Il y a quelques promeneurs au cheveu blanc qui chercheront un départ de balade en kawé. Il y a un travailleur en manches courtes, une étudiante au poil épais imperméable, une vieille dame qui va visiter les derniers amis qui lui restent. Il y a aussi ce petit homme courtaud et mal rasé, juste devant moi dans la file. Il monte et ne dit rien. Au chauffeur, il désigne du doigt un papier qu'il a sorti de sa poche. « Où vas-tu, fi ? » demande le patron. Silence. « A Manhay ? Sûrement. La croix rouge ? Raide crosse ? Center ? 5€50, allez ! Je n'ai pas que ça à faire... » L'homme, sans comprendre un mot, sort un billet de 10€, puis montre l'écran de son GSM. « Ah non, c'est Athus ? Qu'est-ce que tu vas faire à Athus, donc ? C'est le trou de balle du monde ! Ca va, fi, je te dirai... » J'ose lui adresser un court « Do you speak english ? » en espérant pouvoir aider. Non de la tête. « Σ Makedonia ! »

Il s'assied au second rang, brandit aussitôt son téléphone et appelle. Il tente d'expliquer à l'autre bout du fil, mère, fils ou cousin, médecin ou avocat, en un baragouin chuchoté, la situation difficile où il se trouve. Je m'en vais trouver un siège au fond. De là, je peux observer sa silhouette qui s'affaisse lentement, comme un naufrage entre les fauteuils de l'autobus. Sa voix se casse, devient petite, aiguë et percée de sanglots. Cet homme pleure. Carrure de Serbe, veste de para-commando, menton carré où pousse le cactus, pantalon à six poches. Trapu, terrien, rugueux. Cet homme pleure.

Il pleut le long des vitres, nous longeons le fleuve, mais c'est peu d'eau face à ses larmes. Qui sait tout ce qu'il a perdu, ce qu'il a traversé, ce qu'il imaginait pour se trouver ici, poser sa force sur ce siège acrylique bleu et demander en silence à des gens dont il ne parle pas la langue un ticket pour Athus ?

La radio diffuse les nouvelles de l'eau : des inondations à Spa, à Soumagne, à Liège. Il pleut de plus en plus. Puis vient un flot de musique américaine. Voir un homme pleurer n'est pas un paysage de pluie. C'est la mer, l'océan dans quelques gouttes. Le départ, les enfants, les amours qu'on imagine lâchés, perdus, toutes ces mains vides de toi, les rêves d'avenir, tout qui se dissout derrière une vitre embuée.

Et je ne comprends rien à ce qu'ils me disent. Est-ce qu'il y a du travail pour tout le monde ? Est-ce qu'il y a de l'espoir pour chacun ? Des milliers d'hommes en ont rêvé. Même ma mère en a pleuré. Il y a à Athus du travail pour tout le monde, m'a t-on dit. Et les voitures roulent au champagne sur des rues pavées d'argent éclairées toute la nuit par des lampes au ver luisant. Je te raconterai. Il pleut sur la Belgique. Il pleut souvent. Plus souvent que chez nous.

«Le temps n'est pas bon. Ils pleuvront avant ce soir» dit un auto-collant posé sur le poteau de l'arrêt. Quel arrêt ? Qui vous parle d'arrêter ? Arrêter quoi ? Arrêter qui ? Ce poteau nous rêve une révolution.

Et surtout, j'ai faim. Les friteries partout sont fermées. Les toits s'emplissent de flaques comme des piscines. Qui mangerait des frites mouillées ? demandent les Belges. Moi.

La sonnette du bus ne fonctionne pas. Le chauffeur demande « Houffalize, quelqu'un ? » avec un regard inquiet dans le rétroviseur. Personne. Alors il traverse la ville en éclaboussant les façades. J'y pense : une fois assis dans l'autobus, tous les regards vont vers l'avant. On ne voit que l'avant. L'arrière, on se contente de le porter. Sans question. A l'avant, c'est demain, la pluie sur le pare-brise. A l'arrière, tous ceux qu'on ne voit plus. Et qui sont là, pourtant, à attendre de nos nouvelles.

Et nous sommes comme les gouttières. Tant qu'il pleuvra des cailloux, le courant ne lâchera pas. Et toujours, toujours, le ciel coulera. Il s'écrasera sur nous. Comme ce déluge dont parlent les livres. Je te dirai la pluie quand tu me rejoindras ici, en Belgique. Tu me raconteras le soleil de chez nous.

Athus, enfin. Triste gare. Quand il descend du bus, le regard bas, à moitié consolé, les mains lourdes de larmes, l'homme croise mon regard. Il me murmure un timide « Et Merci ». Me voilà ému à mon tour. Le paysage est un gouffre où je ne peux pas tomber. Le ciel est comme un gouffre où je ne veux pas tomber.

Et cette usine est un gouffre où j'aimerais tomber. Je m'accrocherai avec mes deux mains de lutteur nouées. Je suis prêt à suer, à apprendre, à jurer, à recommencer, à me blesser, je suis prêt à m'y sacrifier. Je suis prêt à perdre ma vie pour la gagner. Tu pourras me rejoindre alors, avec les enfants.

La ville d'Athus est vide. Abandonnée. On y entend perpétuellement un crissement dans l'air, comme une porte rouillée qui a du mal à s'ouvrir, et s'ouvre sans cesse pourtant, puis se referme, s'ouvre à nouveau pour nous agacer les oreilles. Les nuages sont épais et ont un goût de fer. C'est la dernière usine qui entame son chant du cygne. Les dernières cheminées fument leur dernier tabac. Les enseignes garnissent les façades comme pour personne. Dans les rues vides errent des corps usés. Ce sont des bateaux sans ports, ivres au milieu de la mer.

J'irai tout de même visiter la bibliothèque pour en apprendre un peu sur le passé de la région. Oui, ce fut florissant, ici. On vivait bien. Une population agricole-ouvrière à mi-temps travaillait aux hauts-fourneaux, mêlant Belges, Luxembourgeois et Français des trois frontières. Il y avait du travail pour tout le monde et de l'espoir pour chacun. Les fumées rougissaient le ciel, et la terre tremblait au passage des trains. Mais tout a fermé en 1977.

Une anecdote m'interpelle: le 30 août de cette année-là, apprenant la fermeture de leur filière sidérurgique, les ouvriers partent en grève. Une trentaine d'entre eux occupe le bureau des douanes et enferme les douaniers dans un local. La frontière s'ouvre alors. Pendant quelques jours, elle n'existe plus. La barrière restera béante et sans contrôle. Je reste rêveur. Quel couteau trace les frontières? Quelles barrières pour trancher nos peaux?

– Vous reprenez le bus pour Liège? Va falloir pisser avant! Il y en a pour trois heures! Haha! me lance en riant l'employé de la gare d'Athus. C'est un homme court sur pattes, joyeux comme un merle bavard en uniforme.

Un train de containers passe en crissant, lourd de ferraille et de citernes, lent et trempé par la pluie qui lui bat les flancs. «Vous savez qui a inventé les containers? C'est Viot, un contremaître ici à Athus. Quand il en parlait, on lui disait qu'il était fou. Mais c'est lui qui l'a inventé! Ici, les usines sont comme les frontières: fermées! Haha!»

Voilà mon bus. Plus rien n'a d'importance maintenant. La radio passe à nouveau de la musique. Américaine.

Timotéo Sergoï



En cuisine pour sa vie

À la descente du bus, c'est comme si un petit tronçon tout neuf de la Côte belge avait grimpé jusqu'à La Baraque de Fraiture. Et ses 651 mètres d'altitude.

Route nationale rutilante, accotements bien marqués, arbustes alignés au cordeau, abribus de villégiature. Il n'y a que les dunes qui manquent.

Des drapeaux de la Croix-Rouge recouvrent les enseignes d'un complexe hôtelier abandonné, jusqu'il y a peu. Seule pointe la mention : Seminars Tours. Pour accueillir des jeunes marqués par les chemins casse-gueule de l'exil, cela ne fleure pas le voyage organisé par un Tour Operator.

Le complexe hôtelier a entamé, en 2015, une nouvelle vie. Il héberge le parcours d'accueil de jeunes demandeurs d'asile : une soixantaine de jeunes hommes, de 16 à 18 ans.

L'été somnole. Puis s'agite quelque peu. Un petit groupe part pour une activité sportive dans deux combis de la Croix-Rouge. D'autres gagnent l'abribus pour aller à Liège en 1011.

Nous sommes venus à la rencontre de ces jeunes qui ont dû fuir leurs pays d'origine frappés par la guerre.

La prise de photographies librement consentie devrait faciliter l'entrée douce en contact.

En contre-bas, l'herbe incite à se poser. S'agenouiller, se tenir droit, se serrer les épaules.

L'été est de la prairie.

Les conifères de l'enceinte accentuent la panne de luminosité. Par grappes, en groupes, nous baguenaudons vers l'intérieur du périmètre. Sophie les place ou non. Ils se disposent. Et posent aussi. Elle déclenche. Et poursuit cette connivence photographique.

Le sable de l'aire multi-sports renvoie un peu de lumière supplémentaire sur les visages. Et je me retrouve, sans détour, devant l'objectif avec deux jeunes.

Et aussi sec, seul avec un des deux jeunes. Le plus jeune apparemment. Le son est presque absent. Le français et l'anglais n'ont pas rejoints notre prairie.

À chacune de mes visites – non annoncée – au Centre, je l'aperçois au loin. Ou il apparaît traversant le sentier.

Nous allons à pas mesurés l'un vers l'autre. Avec une touche d'émotion, d'affection perceptible. Un courant doux nous rapproche.

Salutation toute musulmane en retenue. Un respect profond et poli. Ensuite, nous nous serrons, sans démonstration, d'une épaule à l'autre.

Lors d'une fin de journée où j'étais à poiraüter, je lui ai proposé de nous attabler, pour discuter. Son complice nous a rejoint. Ils ont accepté que je prenne des notes.

Ils viennent du lointain extrême Nord-Est d'Afghanistan. Des maisons-fermes isolées en moyenne montagne. La guerre. Les raids meurtriers les ont poussés à la fuite. Leur parcours d'exil est assez semblable, ahurissant et horrible que

chacun(e) d'entre eux. Ici, dans des Centres de Demandeurs d'Asile. (1)

Ici, sans famille. Avec l'un ou l'autre. Et une vie commune, une chambre commune, une scolarité individuelle ou commune.

À attendre, attendre, attendre en pleine incertitude... et espérer le « Positif » de l'Office des Étrangers. Le parcours pacifique de démarches interminables. Et être validé comme demandeur d'asile.

Ici, c'est l'accueil. Pas de raids de Kalashnikov. Un toit. Un lit. Une cuisine. Une salle de séjour. Un cursus d'intégration. Scolaire et autre.

Ici, c'est la merde aussi. L'un, l'autre, d'autres remercient sincèrement ce Centre d'accueil. Mais c'est la merde quand même. Dormir à plusieurs, surtout. A horaires décalés. Même si l'extinction des feux est pour chacun. Pour tous.

La merde, c'est surtout le besoin vital de dormir. De se coucher tôt. Alors que d'autres, à horaires différents, causent, poussent sur la sono.

Donc, mon jeune camarade. Lever à 5 h 30. Douche. Petit-Déjeuner. Préparation des collations. Et attraper le 1er bus 1011 pour Liège. Journée scolaire. Et retour au Centre par le dernier bus 1011.

Au lever du printemps dernier, avec le soleil pour seul témoin, nous échangeons mon camarade et moi. Il est très content d'aller à l'Ecole d'Hôtellerie, à Liège. Très très heureux :

«Bientôt, je pourrai commencer à travailler. Comme apprenti. Je me réjouis. Et j'ai déjà demandé pour pouvoir travailler, ici, à la cuisine du Centre».

Au même printemps dernier, par un dimanche ordinaire, le Conseil des Ministres Restreint (le Kern quoi) a annoncé tout à trac, sans coup férir, sans consultation préalable: réduction d'un tiers de la capacité d'accueil des demandeurs d'asile, en Belgique.

Donc, fermeture de plusieurs Centres d'Accueil.

Très vite, la nouvelle s'est précisée. Les derniers Centres ouverts... seraient les premiers à fermer.

Donc, en Province de Luxembourg, 3 Centres de la Croix-Rouge à fermer.

Ici, La Baraque de Fraiture.

Arlon, aussi.

Sainte-Ode, encore.

1.430 places d'accueil pour la Croix-Rouge francophone.
220 travailleurs de la Croix-Rouge, sans travail.

Dernier, ultime printemps! Le der des ders. Le tout dernier.

Et mon jeune camarade qui ne travaillera jamais, ici, dans la cuisine de son Centre adoptif.



Goals hospitaliers

- Bénévoles à répétition -

Vielsalm. Samedi, le 1^{er} de septembre.

Des Ardennais en costumes traditionnels tiennent chapitre annuel; La Confrérie de la Myrtille de Salm se perpétue. Après-midi de rites et long banquet de soirée.

A un jet de pierre, Bambo, 38 ans, gagne le vestiaire. Les nécessités d'après match. Et il va bientôt endosser, à nouveau, ses habits de tous les jours. La 3^e rencontre du championnat de football s'achève.

A la buvette du club de foot de Salmchâteau, la 3^e mi-temps bat son plein de demis. Bières et commentaires animent staff et supporters :

« Il a pédalé à fond le noir. Il a joué à stock. Heureusement qu'on l'a dans l'équipe ! ».

Cette réflexion, cette mention en disent plus long qu'un long chapitre sur l'intégration d'un étranger d'origine.

Jusqu'il y a peu, dans les buvettes de foot et les fêtes de village, autour de force breuvage, c'était plutôt le même discours :

« Ces foutus étrangers. Marre. Ils nous prennent notre boulot ».

Des personnes du cru, natifs des bords de la Salm, en avaient marre également. Marre d'entendre systématiquement ces interminables réflexions, ces propos bateaux, ces gros discours qui font le racisme ordinaire.

A Vielsalm, 250 personnes d'origine étrangère se fondent parmi les 7.850 habitants, disséminés par monts et par vaux dans la myriade de villages et de hameaux de l'entité communale.

Une invasion !

Une colonisation par les étrangers !

Vivre mieux ensemble, c'est quand même pas sorcier ! Même au Pays des Macrales, ces sorcières sur ballet, cet autre fleuron folklorique et touristique du Val de Salm.

L'année dernière, la Charte «Rendons notre commune hospitalière» se propage. Les confins du Luxembourg belge y sont vite perméables.

En clair, en noir sur blanc: «Ici, les migrants sont des citoyens comme les autres».

A l'unanimité, le Conseil communal signe et adopte la Charte.

Le 26 juin 2017, Vielsalm est la Première Commune de Wallonie et de Bruxelles à concrétiser cet engagement !

Cette salubre mention hospitalière ne changera rien grand-chose au hit-parade des attractions locales: le Center Park, les Macrales, le Coticule, les myrtilles, la Baraque de Fraiture...

Au quotidien, jour après jour, cela change la vie. Les autochtones vivent vachement mieux avec les personnes d'origine étrangère.

Avoir signé la Charte «Rendons notre commune hospitalière», ce n'est pas un parchemin contemporain qui va dormir dans les locaux de l'Administration communale. Cela engage davantage qu'un rasage de barbe avec le trousseau vernaculaire estampillé «Coticule», cette pierre qui ne s'émousse quasi pas.

La Commune a intensifié son travail d'intégration des personnes d'origine étrangère, son Plan de Cohésion Sociale. A dégagé de nouveaux moyens d'action avec le Plan d'Intégration Locale.

Et surtout, la Commune de Vielsalm a communiqué!

Communiquer, dialoguer avec ses concitoyens.

Et faire tomber les préjugés.

En cette fin d'été, des habitantes et des habitants s'étonnent, s'attristent:

«La voiture de la Croix-Rouge de la Baraque de Fraiture ne passe plus. Elle ne s'arrête plus pour faire les provisions».

Sur les hauteurs de la Vallée de la Salm, le Centre d'Accueil pour jeunes Demandeurs d'Asile de la Croix-Rouge de la Baraque de Fraiture a été contraint de fermer. Ordre gouvernemental fédéral!

Des achats en moins dans les commerces locaux, des enseignants en moins dans les classes pour demandeurs d'asile, des partages de cultures différentes en moins ...

Arlon. Dimanche, le 9 septembre.

Des demandeurs d'asile du Centre de Stockem et des bénévoles se retrouvent pour casser la croute. En théorie, cette rencontre doit marquer l'au revoir des demandeurs d'asile aux personnes de la région qui les ont accueillies et épaulées.

A la sortie d'Arlon, au Camp Bastin, le Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile de la Croix-Rouge de Stockem a été contraint de fermer. Ordre gouvernemental fédéral!

Paradoxe intégral : l'équipe du Centre a commencé à vider les lieux... et des dizaines de nouveaux demandeurs d'asile affluent.

Une désopilante histoire belge ? Concrètement, il faut aller rechercher des lits, des armoires, du matériel de cuisine, des brosses à dents... avec un staff qui se réduit – obligatoirement – comme une peau de chagrin.

De nouveau, Arlon se re-mobilise. Les bénévoles et les citoyens pourvoient aux nécessités premières : vêtements...

Arlon est, une fois de plus, sur le pont.

A l'ouverture du Centre, les déambulations des demandeurs d'asile dans la ville ont provoqué un fameux choc parmi la population.

A l'Hydrion, par exemple, des demandeurs d'asile déposaient 10 € pour quelques commissions ... alors que la caisse enregistreuse affichait 17,50 € ! Bizarre. Etrange. Avec

un peu de temps et d'explications, la réalité d'ici a repris ses droits sur les pratiques naturelles de marchandage des personnes de pays où c'est l'usage.

« Il a fallu lever les peurs de la population », concède le Premier magistrat de la Ville.

Les autorités et les services communaux s'y sont appliquées.

Expliquer.

Communiquer.

Et favoriser d'abord l'intégration par l'apprentissage du français.

La Ville a fait beaucoup ; les Citoyens énormément ! Un sacré engouement de bénévoles a traversé toutes les strates de la population. Cela a provoqué un dynamisme hors du commun : bibliothèque, club photos, services clubs, Jeune chambre économique... Et des bénéfices pour le commerce local.

Plus de 300 personnes bénévoles se sont investies, se sont relayées.

Aux sources de la Semois, les petites rivières ont fait une grande rivière pour vivre au mieux ensemble.

La Charte « Rendons notre commune hospitalière » a été tout naturellement adoptée à l'unanimité des élus du Conseil communal. Pour l'intégration des demandeurs d'asile, il n'y a jamais eu de conflit entre majorité et opposition !

Ce dimanche 9 septembre, la conclusion est irréaliste. Complètement abracadabrantesque. Délirante. Anachronique.

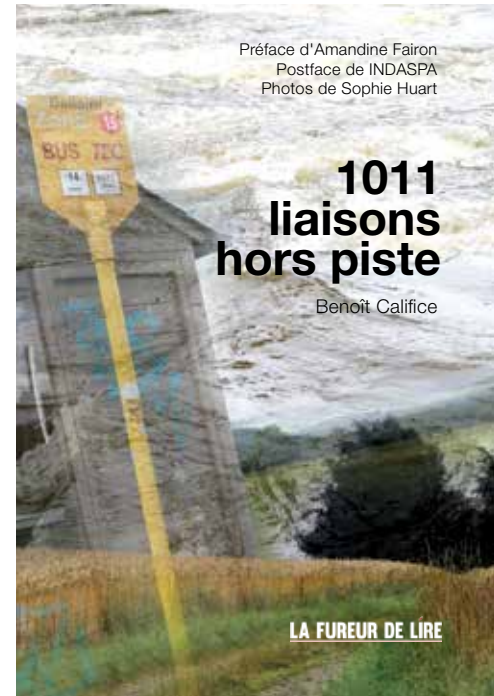
Les migrants et la population se disent «au revoir». Par la force d'une décision gouvernementale. Alors que le Centre de Stockem ferme... il ne cesse de s'agrandir. Et d'accueillir de nouvelles personnes.

Dans la Cité gallo-romaine, on y perd son latin. Et son patois. Pantois, les Arlonaises et les Arlonais! Y'a de quoi!

Et sur le pont, encore et encore, des bénévoles à répétition.

Benoît Califice





Citation EDITION 3. 2016.

*Où allons-nous, alors? Pourquoi personne ne répond?
Il cherche des yeux des visages connus. Chacun est dans son
monde. Il ne lui reste plus qu'à faire de même.*

Tahar Ben Jelloun.

Partir, Folio – Gallimard, 2006.



Citation EDITION 4. 2017.
Jeunesse ne vient pas au monde elle est constamment de ce monde.

Paul Éluard.



« ENSEMBLE, même si l'on est différent et savoir traverser le temps
tout simplement, ENSEMBLE ».

Pierre Rapsat, « Tous les Rêves », 2003.

Conception - coordination
Liaisons d'Écrire
califice.benoit@gmail.com
Rue du puits, 22 - B-4000 Liège

« **1011 Liaisons d'accueil -
La Fureur de Lire 2016 - 2017 - 2018** »
Édition spéciale. Été - automne 2019
en partenariat avec :

Le Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
&
Le Ministère de la Mobilité et des Transports de Wallonie
La Province de Liège
La Province de Luxembourg
La Commune de Aywaille
La Commune de Bastogne
La Commune de Vielsalm

Le Centre Régional d'Intégration de la Province de
Luxembourg - Crilux
Le Centre Régional pour l'Intégration des Personnes
Étrangères ou d'origine étrangère de Liège - Cripel
Le Centre d'Action Laïque de la Province de Liège - CAL
La Croix-Rouge de Belgique - Accueil des Demandeurs
d'Asile
Agence fédérale pour l'accueil des demandeurs d'asile

Keolis bus

Photographes
Sophie Huart, Jean-Pierre Hazée (p. 34)

Composition et mise en page
Marie Cornet

Kaosmos Edition asbl
Rue Artus Bris, 23 – B-4031 Angleur
latelier127@gmail.com



